

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

PARLATEURS ÉTRANGERS MODERNES

PN842

B58

A58

1922

# ANTHOLOGIE

DES

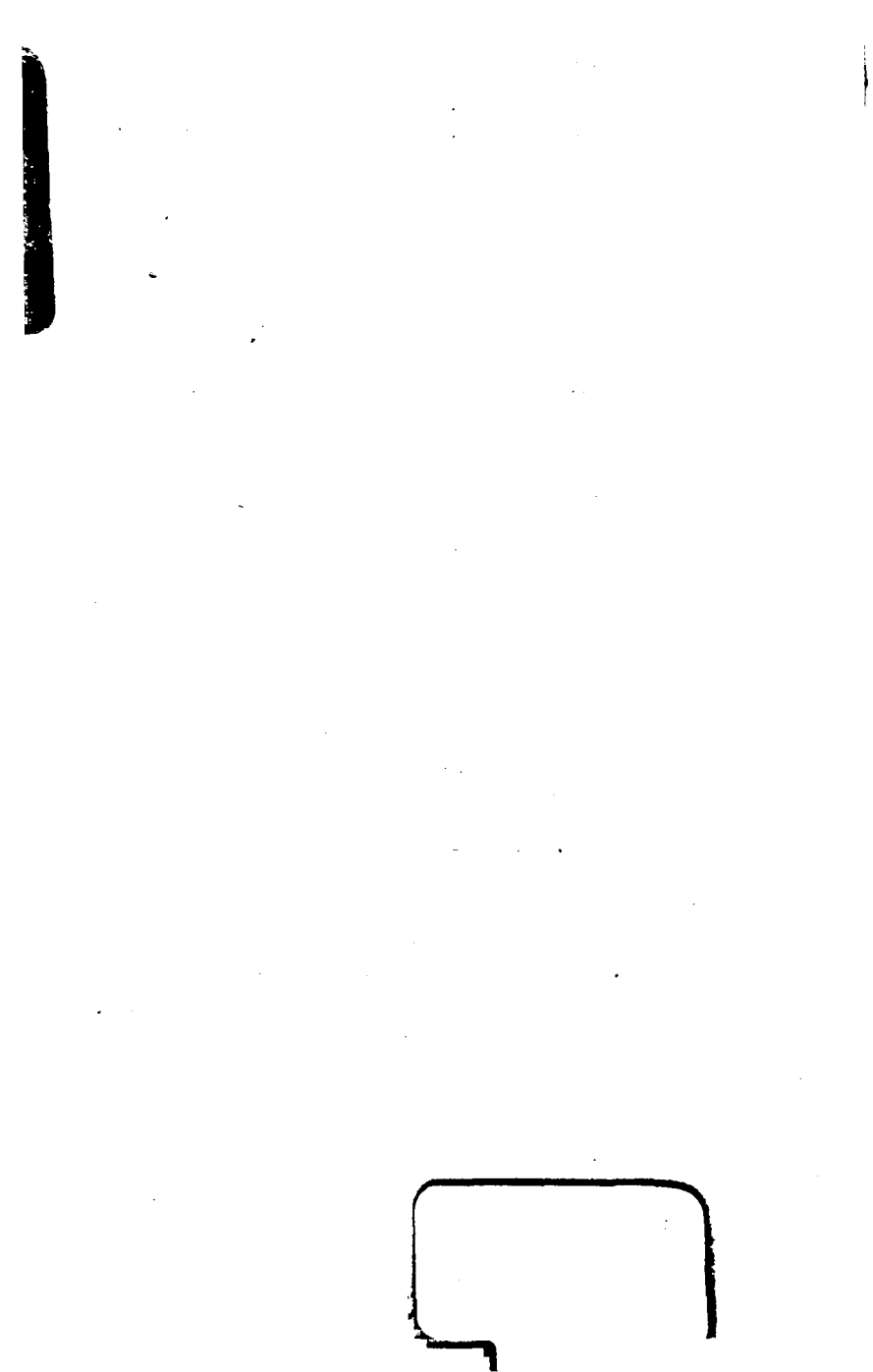
# CONTEURS YIDISCH

TRADUITE DU YIDISCH  
PAR L. BLUMENFELD

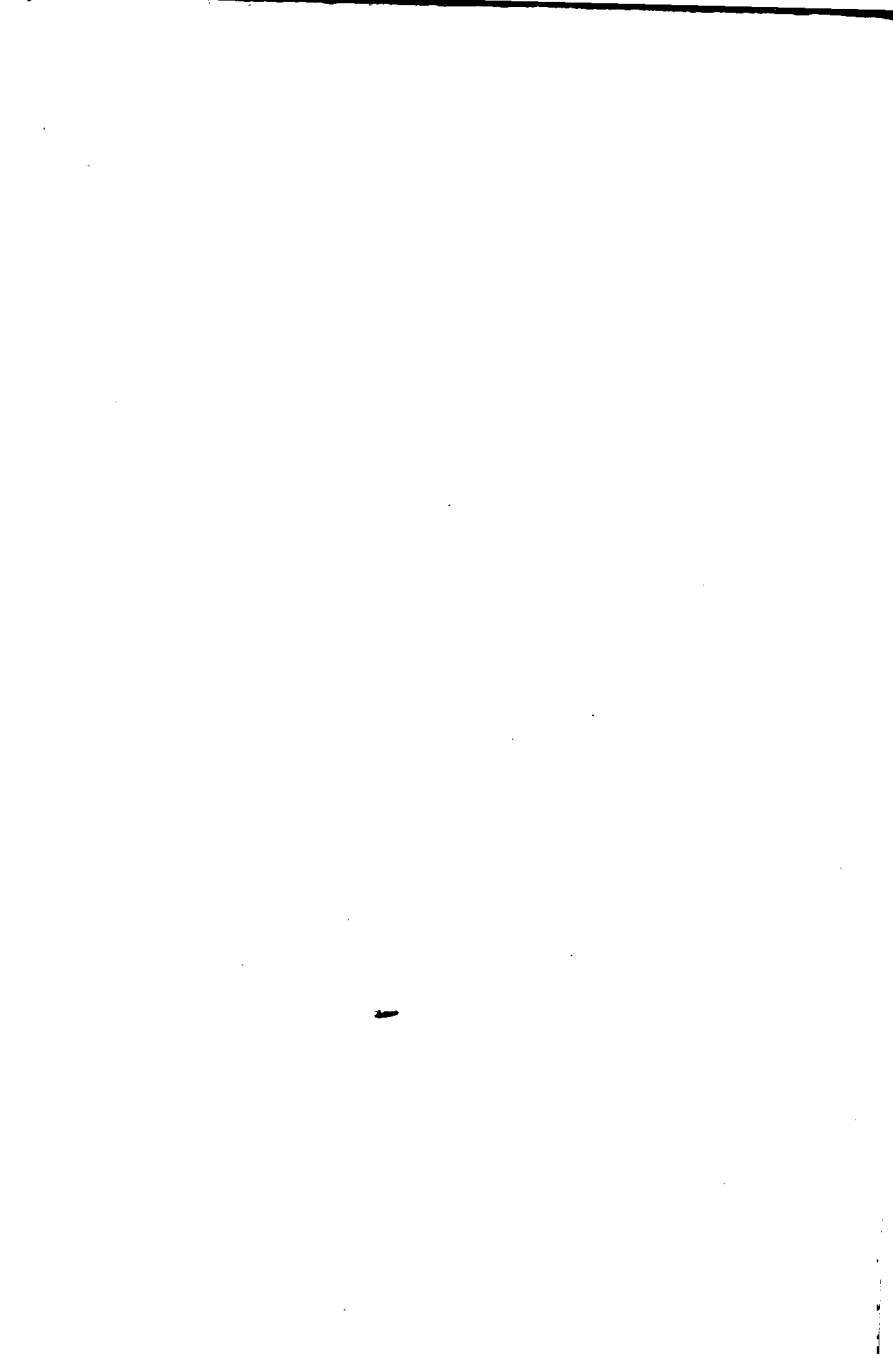
*4<sup>e</sup> édition*



F. RIEDER ET C<sup>o</sup> ÉDITEURS  
7, PLACE SAINT-SULPICE  
PARIS



**TOUS DROITS RÉSERVÉS**



**ANTHOLOGIE**  
**DES**  
**CONTEURS YIDISCH**



LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

# ANTHOLOGIE

DES

# CONTEURS YIDISCH

TRADUITE DU YIDISCH  
PAR L. BLUMENFELD

*4<sup>e</sup> édition*



PARIS  
F. RIEDER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7  
MCMXXII



**IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME  
UNE PREMIÈRE ÉDITION QUI  
SE DÉCOMPOSE COMME SUIT :**

**6 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE  
VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE A  
A F, NON MIS DANS LE COMMERCE**

**30 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE  
VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE 1  
A 30**

**350 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR  
FIL DES PAPETERIES LAFUMA DE  
VOIRON NUMÉROTÉS DE 31 A 380**

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

## FROUG

*Froug, Siméon-Samuel, né en 1860 à Bobrov (gouvernement de Kherson), est mort à Odessa, en 1916.*

*Froug est lui aussi un auteur bilingue, mais, ne sachant l'hébreu qu'imparfaitement, il écrivait, en plus du yidisch, le russe. Il est d'ailleurs considéré comme un très grand poète dans le pays de Pouschkine.*

*Élevé à la campagne, entouré de camarades non-juifs, le jeune Froug ne parlait le yidisch qu'avec ses parents et au héder, cette école juive dont il est question aux pages que voici.*

*En yidisch, c'est là sa prose de longue haleine. Le reste se compose de courts essais critiques et de pensées. Mais son œuvre capitale en yidisch consiste en deux volumes de vers, parus en 1910, à Varsovie : poésies populaires dont quelques-unes se chantent dans tous les milieux yidischistes, car sa tendresse pour son peuple lui a valu les suffrages de tous.*

*Froug est un tendre lyrique, au verbe ailé ; sa fantaisie étincelante, sa verve font de lui un*

*grand poète juif. Mieux que quiconque, il a ainsi célébré et les mets rituels, et les réjouissances juives. Il rime avec la plus grande aisance, use d'un vocabulaire très riche et reste surtout un chanteur populaire.*

# LE MORTIER

PAGES DE MON ENFANCE

## I

Au centre de plaines mornes et de vertes prairies est situé un bourg juif, ou plutôt une colonie de cultivateurs juifs. C'est là que se dresse la maison de mes aïeux, là je grandis ; c'est là aussi que je fréquentais l'école juive.

Le héder où je fréquentais n'était point médiocre, et mon rabi même était quelque peu original. Le rabi Hersch était un vieillard de grande taille, large d'épaules et solide avec ça. Une barbe longue, des yeux d'un bleu clair comme le ciel au-dessus des champs.

Dans sa maison tout était en abondance. Son fils Piné travaillait au champ. La rabine, elle, tenait une épicerie où l'on trouvait un peu de tout ; et les choses allaient pour le mieux.

Les élèves du rabi Hersch étaient au nombre de six. Et il enseignait, comme il disait,

non pas pour le pain, mais pour gagner son tabac à priser. Le tabac, pour le rabi Hersch, c'était le but de sa vie, et il se délectait souvent à nos frais... Plus d'une fois son tabac fut pour nous, ses élèves, la source des joies et des chagrins.

## II

Un gros mortier en bois au pilon massif servait depuis de longues années à la maison du rabi Hersch. Mais, à tout prendre, si résistant qu'il soit, un mortier en bois ne saurait durer éternellement. A force de broyer, de frapper et de piler pendant des années, le vieux mortier se crevassa. C'est alors que prit fin son service à la cuisine, d'où il passa dans la salle d'école.

Dorénavant le mortier servait uniquement à écraser les graines de tabac. Broyer du tabac, ce n'est guère compliqué. Mais pour le rabi Hersch ce travail avait du charme. Il jetait au fond du mortier quelques fleurs de tabac, retroussait ses manches, enfonçait sa calotte sur ses oreilles, puis, dans cette tenue, tournait et retournait le pilon, écrasait, broyait ; il regardait au fond du mortier avec un si aimable sourire, aspirait le narcotique avec tant de plaisir que l'on eût dit que ce simple mortier en bois contenait non du tabac à priser mais bel et bien le plus délectable et le plus grisant parfum d'Arabie...

Les élèves, témoins de cette joie dionysia-

que, voyant la figure rayonnante de leur maître, enviaient au rabi cette enivrante besogne, et le suppliaient :

— Maître ! Rabi ! permettez seulement une minute !

— Hein ! Tourner le pilon ! clamait-il, c'est ça ! Et la bible ! et les psaumes ! Enfin, mes enfants, vous voulez écraser du tabac. Celui qui saura le mieux son morceau de bible par cœur, écrasera du tabac !

Aussi broyer du tabac était devenu pour nous la suprême récompense... As-tu bien compris tel chapitre de David ? Tu écraseras. Tes devoirs sont-ils mal faits ? Tiens ! Regarde comme les autres se réjouissent à broyer du tabac dans le mortier fêlé !

Mais tout cela est encore humainement acceptable. Le rabi Hersch avait inventé quelque chose de plus original, une dure épreuve, et c'est moi qui fus le premier à en pâtir.

### III

Il y avait chez mes parents un domestique nommé Leizké. C'était un garçon de dix-huit ans, robuste, frais, joufflu, la face criblée de taches de rousseur, les cheveux jaune-clair frisés.

Ce garçon était très laborieux et travaillait dans la maison, à la cour et à la grange. Il râclait, lavait, décrottait, rangeait et s'occupait aussi des bêtes. Sa manie, c'était de mas-

tiquer en travaillant ; on le voyait toujours en train de grignoter quelque chose. Avec cela vif, fringant comme le meilleur cheval du steppe. A son arrivée, tous les gars de la colonie tremblaient.

C'était lui aussi qui me conduisait à l'école le matin et revenait me chercher le soir. D'où son surnom : « le pion ». Quand, le soir, il me ramenait à la maison, Leizké me stimulait en disant : « Vite ! Faut prendre le thé... il est temps de dîner... l'heure de se coucher... pour recommencer hardiment demain !... »

Leizké avait peut-être raison. Mais, dites-moi, je vous prie, comment avoir le cœur de se coucher après dîner quand le délicieux printemps de son souffle caressant et parfumé vous convie au dehors ! Le jardin était en fleur et déjà l'air embaumait comme les épices orientales.

J'écoutais ravi le chœur des grenouilles dans la mare proche :

Couah, couah ! brok, brek !  
 La nuit est à nous.  
 L'herbe croît à vue d'œil,  
 Le sable humide craque sur le seuil.  
 Couah, couah !

Du petit ruisseau à la barque,  
 Jeunes et vieux, de-ci de-là,  
 Couah, couah ! brok, brek !  
 Un saut, un bond, holà !  
 Couah, Couah !

Il y avait des coins de ciel ornés de pétales, enrubannés de nuances chatoyantes. Cela vous



a un charme ; vous êtes entraîné au loin, là-bas vers les champs dorés, parfumés de rosée, aux plaines qui s'étendent à l'infini. Les gnomes, les esprits sylvestres, gros comme le doigt, s'y agitaient dans une sarabande endiablée ; ils tressaient des guirlandes de baies sauvages entremêlées de fleurs des champs, tissant et brodant les douces historiettes et les songes d'or....

## IV

Mais passons aux longues veillées d'hiver. Toute la colonie est bloquée par les chutes de neige à dix lieues à la ronde. Le vent sévit impitoyablement dans les champs blancs et figés. Il bruit, se lamente, ulule si douloureusement, désespéré ! Passé la rivière un loup famélique hurle à la mort ; les cris du lièvre font penser aux pleurs d'un enfant malade au sein de sa mère. Pourtant il fait doux au foyer paternel ; il y règne une chaleur si bienfaisante !

Sur la table est placé le grand samovar en cuivre jaune. Le voilà qui bout, chantonne, des vapeurs argentines s'en dégagent ; lassé, il bourdonne lentement, on dirait une mélopée populaire... Des voisins viennent nombreux à la maison ; il y a beaucoup d'amis à la grande table. On déguste la blonde boisson parfumée en causant de ceux-ci et de celles-là.

Qui donc, je vous le demande, aurait le cœur de quitter si bonne compagnie pour

s'étendre sur un lit où le sommeil ne viendrait point ? Serait-ce uniquement pour entendre les hurlements sinistres du loup affamé, la plainte du lièvre gelé ?

Mais le bon Leizké ne voulait rien entendre de ces arguments-là. Et, impitoyable, il répétait :

— Temps de se coucher !... Demain, à l'école !...

Or un matin le rabi me dit :

— Ecoute, mon ami. J'ai fait un rêve. Je me trouvais chez vous, où on prenait le thé très tard dans la nuit... Tu étais à côté de moi, toi. Tes yeux clignotaient comme ceux d'une oie dans la pénombre... Ta bonne mère disait : « Va te coucher, mon petit chéri ». Papa à son tour, disait : « Il est temps d'aller au lit ! » Mais toi, tu ne te souciais pas le moins du monde de leurs remarques... Et tu es resté à table jusqu'au moment où littéralement tu tombais de sommeil... Voyons, est-ce bien d'agir ainsi ? Fi, le vilain garnement ! Faut-il croire de toi pareille chose ! Toi, un garçon intelligent ! A sept ans jouer des tours pareils à ses parents, fi, le vilain !...

## V

Tout d'abord, je croyais que le rabi Hersch avait bien vu cela en rêve... En moi-même je songeais alors : Mauvaise affaire, du moment qu'il voit tout en rêve, les choses tourneront

très mal pour moi... Et puisque l'ange des rêves rapporte tout, j'ai beau faire, le rabi saura tout ce que je fais à la maison et ne manquera pas de tout dévoiler solennellement devant mes camarades. Quelle humiliation !

Un jour, certaines circonstances me frappèrent. Le rabi commençait à relater un songe où il était question de certaine chose qui s'était passée chez nous, lorsque Leizké, à peine arrivé, disparut. J'avais remarqué aussi que le soir du même jour il n'osait point me regarder. J'en conclus qu'il y avait certainement corrélation entre les rêves du maître et la dérobade de Leizké. Et, poussant mes investigations plus à fond, je laissai échapper soudain un petit cri, comme lorsqu'on se trouve devant une éclatante révélation : C'est Leizké qui suggère ses rêves au rabi !...

Dès lors je n'eus plus de peine à comprendre la gêne de Leizké à mon égard. Ainsi, mon bon serviteur, tu es un mouchard, un traître ! Et sais-tu ce que cela signifie ? Rappelle-toi les paroles du rabi Hersch : « Un traître », dit le rabi Hersch, « c'est encore au-dessous du mécréant, du voleur, de l'assassin, plus bas qu'un chien !... Trahir, c'est une infamie qui dépasse celle de manger du porc. Le seuil d'une maison juive doit être interdit au traître ; s'il a soif, il ne faut point lui donner à boire ; il ne doit pas être enterré selon les rites juifs... »

En esprit, je préparai un discours que je prononcerais devant Yavetch le vacher, la

femme Hivria, la fille Hapkée, Fédoth le cocher et trois autres compères chrétiens qui travaillaient dans nos champs. Tout cela, pour apprendre à ce malotru de Leizké le prix d'une traîtrise. Ces braves chrétiens-là savent aussi bien que nous ce que vaut un traître ! Et nous verrons la tête de Leizké après ma déclaration écrasante...

## VI

Des cris insolites, désespérés, me parvinrent, suivis de vociférations, de bruits inquiétants. De toute part on entendait courir les gens.

— Qu'est-ce qui arrive donc ? demandai-je à Hapkée qui courait au puits, un broc à la main.

— Ah ! malheur, geignit-elle, ce pauvre Leizké ! Il est tombé dans le foin !

Je la vis plonger son broc dans le puits, lui faire piquer une tête de droite, de gauche, et retirer un broc ruisselant d'eau fraîche.

Leizké, m'apprit-on, était perché sur une mince planchette, placée en pont sur deux meules. La planchette céda et Leizké s'empêtra dans un monceau de foin. Seul, il n'eût jamais pu s'en tirer. La poussière et les brins aigus vous aveuglent. La chance de Leizké fut que Hivria se trouvât là. En cosaque vigoureuse et agile, elle se lança dans ce mortel fouillis et, au bout d'un temps, ils en sortirent sains et saufs tous les deux.

Je l'ai aperçu couché dans l'herbe et grelot-

tant de fièvre. Et du coup, la haine que je nourrissais pour lui avait fait place à la pitié. C'est les yeux mouillés que je le voyais endolori, vraiment malade de cette étrange aventure. Je sentais même de chaudes larmes couler sur mes joues d'enfant.

Allez donc faire quelque chose avec ce cœur humain.

Durant trois jours Leizké devait traîner dans l'herbe fraîche son mal et sa fièvre. Et comme c'était Hapkée qui me conduisait au héder pendant ce laps de temps, mon rabi n'avait plus de rêves...

## VII

Un soir, se trouvait à la maison un Monsieur Eisenstok, négociant en céréales. Je me rappelle toujours sa barbe rousse, sa verrue à l'œil gauche et la grosse bague en or massif qu'il avait au majeur de la main droite. On lisait, gravé en russe, sur cette bague : Nahum Eisenstok ; elle lui servait pour cacheter ses lettres à la cire.

Sur la table il y avait du thé, des gâteaux, des fruits, des confitures, et, au milieu de ces friandises, des liasses de factures, des registres de comptabilité ; au centre, une grande lampe à pétrole et un volumineux encrier. Comme ce gros négociant avait fait beaucoup parler de lui dans la colonie, je tenais particulièrement à être de la fête ce soir-là.

— Écoute-moi bien, m'avait dit papa, si tu

veux rester avec nous à table, promets-moi que de la soirée tu n'ouvriras pas la bouche, compris !

On m'avait servi un verre de thé au lait et j'y faisais la trempette avec des gâteaux. J'avais la fâcheuse habitude d'y fourrer tant de biscuits qu'il n'y restait plus une goutte de liquide. Ma mère venait alors tourner le verre sens dessus dessous, d'où sortait à grand'peine un pâté, comme d'un moule. Une manie. Ce soir-là je fis de même, et tout en tassant mes gâteaux, les enfonçant toujours avec la cuiller, j'avais l'esprit aux affaires graves... Avec avidité je suivais la conversation entre papa et le négociant en céréales.

Je couvais des yeux la fameuse bague de Monsieur Eisenstok, je l'avoue, avec convoitise. Elle scintillait, brillait d'un tel éclat que j'en étais ensorcelé. Et je pensais : « Oh ! cette bague ! Si je pouvais en avoir une pareille ! je... je... »

Soudain, mes voisins promptement s'effacèrent. Je n'eus point le temps de regarder autour de moi lorsque, pan ! une gifle m'enflamma la joue. Le vertige me prit, mes oreilles bourdonnaient. La porte s'ouvrit d'elle-même et, comme part la flèche de l'arc, j'étais sorti avant de sortir. J'ai seulement pu voir que sur la table tous les objets étaient mouillés de thé et qu'elle était parsemée de fragments de gâteau spongieux...

## VIII

Je ne dormis pas cette nuit-là. La gifle, me disais-je, ne me fait plus mal, mais qu'est-ce qu'il y aura demain ?

Demain, il est arrivé ceci :

Le temps était couvert, le vent impuissant à dissiper les épais nuages. Au héder, le rabi Hersch était en plein travail. Je l'ai vu passer léger comme un jouvenceau, la fourche à la main. Il grimpa sur le chariot que son fils venait de dételé et le rabi Hersch se mit à le décharger. Le vent lui cinglait le visage, faisant bouffer sa lévite ; sa barbe tournait en tous les sens, roide comme les crins d'un balai, mais il n'en travaillait pas moins pour cela. Bientôt, les nuages devinrent plus menaçants, l'orage gronda, les éclairs sillonnèrent le ciel, comme des serpents de feu traversent un voile... On entendait gronder le tonnerre, avec le bruit que feraient des pierres tombant sur de la tôle...

Leizké était content de m'avoir conduit au héder sans que je fusse mouillé.

## IX

La trombe d'eau fit rentrer notre maître. D'abord, il courut satisfaire sa passion : prendre une prise. Il huma sa copieuse

pincée de tabac avec délices. Puis il toussota, lissa plusieurs fois sa longue barbe, se coiffa de la calotte et se vautra dans son fauteuil.

Je ne sais pourquoi, mais à le voir ce jour-là, j'étais un peu inquiet. J'appréhendais qu'il sût tout ce qui s'était passé à la maison... Déjà je m'attendais à ce qu'il prononçât : « J'ai fait un rêve... »

Mais j'étais dans l'erreur, ce n'était pas du tout cela ! Le rabi Hersch ouvrit le livre des psaumes... le referma et me dit :

— Je crois qu'il est superflu de t'interroger, hein ? Tu as passé sagement la soirée en compagnie de ton père (longue vie pour lui !). Tu avais pour vis-à-vis M. Nahum Eisenstok, et tu prenais le thé comme une grande personne... Je suppose donc que tu sais tes psaumes parfaitement bien. Ça vaut une belle récompense, j'espère. Aussi je te décerne l'honneur du mortier...

Ici le rabi Hersch prit une nouvelle pincée et il continua :

— Donc, je t'honore du mortier. S'il te plaît, mon fils, là-bas, dans le coin, entre la porte et le four à pain. La rabine s'occupera de la cuisine, tu t'occuperas de la tâche qui t'incombe...

Une prise encore, puis :

— Et afin qu'hommage te soit rendu avec éclat, tu auras, en outre du mortier et du pilon, un supplément-surprise.

Ayant ainsi parlé, le maître disparut un moment et je le vis revenir muni d'un bonnet



fouffré. Ç'avait été autrefois un joli bonnet de peluche, noir et brillant comme la soie. Mais à présent, ce n'était qu'un objet sale, râpé, teigneux, verdâtre ; la laine, par endroits, se montrait par la doublure usée...

— Ah ! rabi ! murmurai-je comme une prière, fiévreux de honte, tout tremblant, cher maître !

Mais, peine perdue ! J'étais fiché dans le coin désigné, le bonnet répugnant enfoncé jusqu'au cou. Le pilon broyait sans arrêt, mais il n'y avait rien dans le mortier, non, rien ; j'écrasais mes larmes qui coulaient, coulaient...

## X

— Cologne, frappe, encourageait le rabi ; le mortier a beau être vide, j'ai idée qu'un héros comme toi est capable de faire du tabac de rien ! Continue de réduire en poudre les graines de tabac !

Et, tourné vers les élèves, il leur refit l'historique de la soirée à la maison...

La rabine, grosse matrone, ronde comme une barricade, le visage rougeaud, les bras courts et potelés, un petit nez camus, était très affairée. Elle enfournait de nombreux et copieux pains de seigle. A chaque coup de pelle, je recevais une bourrade, et elle fredonnait : « Je suis le pauvre petit lapin ! Je reste froid devant le pain ! »

C'est tout ce que savait chanter la rabine.

Les élèves y ont ajouté : « J'ai un petit nez camus ; et des bajoues maflues ! »

Le rabi Hersch commentait le texte sacré, la rabine enfournait, sa bru pétrissait de la pâte à nouilles ; entre ces deux femmes, je broyais à vide dans le mortier. J'ai passé un temps assez long à purger ma peine. La source de mes larmes était épuisée, et une idée naissait : Leizké... « Je sais », pensai-je, « qu'il n'y a point de vengeance contre ses père et mère, ni contre son maître, mais *lui* ! Attends un peu ! Ton nom sera à jamais effacé de la terre... On verra ! Il faudra que je trouve quelque chose pour ce crétin de Leizké ! Tu jureras jusqu'à la troisième génération de n'être plus traître !... »

## XI

— Leizké, Leizké, mais qu'as-tu donc à pleurer comme ça ?

C'était maman qui interrogeait Leizké, blotti dans un coin de la cuisine et pleurant tout son saoul.

— Allons ! Dis-moi, Leizké, qu'as-tu à pleurer comme ça ?

— Il m... m'a bat... tu !..

C'est tout ce que ma mère put lui faire dire. Et Leizké pleurait de plus belle.

Enfin, après de gros efforts et bien des ruses on parvint à lui faire dire ce qui suit :

On rentrait du héder... Il y avait beaucoup

de boue... Le petit a perdu une botte... « Porte-moi ! » me dit-il. Je l'ai pris comme un paquet... sous le bras... De l'autre bras je tenais la botte... « J'ai chaud ! » m'a-t-il encore dit. Il fallait aussi porter son paletot... puis, il me dit : « Leizké, porte mon panier ! » — « Mais où veux-tu que je le mette ?... » — « Entre les dents », fit-il. Et je pris sa corbeille à la bouche... C'est alors que le petit s'est mis à me gifler, une ! deux ! trois ! Et tout le long du chemin, comme ça... Je ne pouvais ni bouger des mains, ni appeler au secours !... Le laisser tomber à terre ? Mais on avait de l'eau et de la bourbe jusqu'aux genoux !... Je marchais plus vite... pour être moins longtemps giflé... Lui aussi allait plus vite à me gifler... Les chiens aboyaient à la lune, les écoliers se moquaient de moi... tout le monde contre moi, et lui, de me gifler, gifler, sans trêve...

## XII

Chers enfants, oisons délicieux ! Je vois vos jeunes yeux enflammés ; j'entends éclater votre frais rire joyeux, et savez-vous, petits enfants, ce que j'éprouve ?

Depuis cet événement les jours, les mois, les années se sont écoulés nombreux ; Leizké repose maintenant sous la terre.

Sa tombe est fleurie d'herbe verte, sa pierre tombale disparaît sous la mousse et la moisissure. Moi-même, je suis gris et chargé d'ans.

Pourtant, chers enfants, mon cœur est encore désolé de ce triste méfait ; et, loin d'en rire, j'ai la gorge serrée quand je repense à Leizké et que je le revois pleurer si amèrement... Je me le rappelle, comme si l'événement datait d'hier. Et si j'avais été navré, ce ne fut guère à cause des reproches de maman, ni des admonestations de mon père, non plus que de la harangue du rabi. J'en fus tellement bouleversé que mon caractère changea complètement depuis ce jour-là.

Je courus me jeter au cou de Leizké et mon désespoir aurait ranimé un cadavre... J'eus une crise de larmes si violente que Leizké eut toutes les peines du monde à me calmer...

A dater de ce jour j'avais toujours manifesté la plus profonde sympathie pour le pauvre Leizké. J'allai, agissant avec cet esprit primesautier si particulier aux petits, j'allai, dis-je, dans ma chambre et y raflai tous les joujoux que je possédais... Je revins auprès de Leizké chargé de carnets, plumes, caramels, crayons, boutons de nacre, un bout de cire et un monceau de noisettes. C'était là toute ma fortune...

— Tiens, petit Leizké ! prends tout, tout, mon doux ami, mon âme, mon trésor !...

A son tour Leizké tint à me faire des cadeaux... Il m'emmena au bord de la rivière, tout en suçant les caramels et en cassant les noisettes avec ses dents... Après avoir longtemps cherché, il trouva enfin un roseau à son goût,

et m'en fit un sifflet, qui m'était plus précieux que tout au monde... Un deuxième sifflet suivit, encore plus flûté que le premier.

Munis de ces deux instruments, nous jouâmes des airs mélancoliques et douloureux ; Hivria, Hapkée, Yavetch et Fédoth, le cocher, restaient à nous écouter en rêvassant à leur jeunesse disparue que ces airs leur évoquaient. Il y avait dans cette musique triste de la joie pour les âmes slaves qui comprenaient... Ah ! je vous assure, c'étaient là des sifflets !

Qu'il jouisse des délices paradisiaques ! Ce pauvre Leizké, domestique et pion !

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

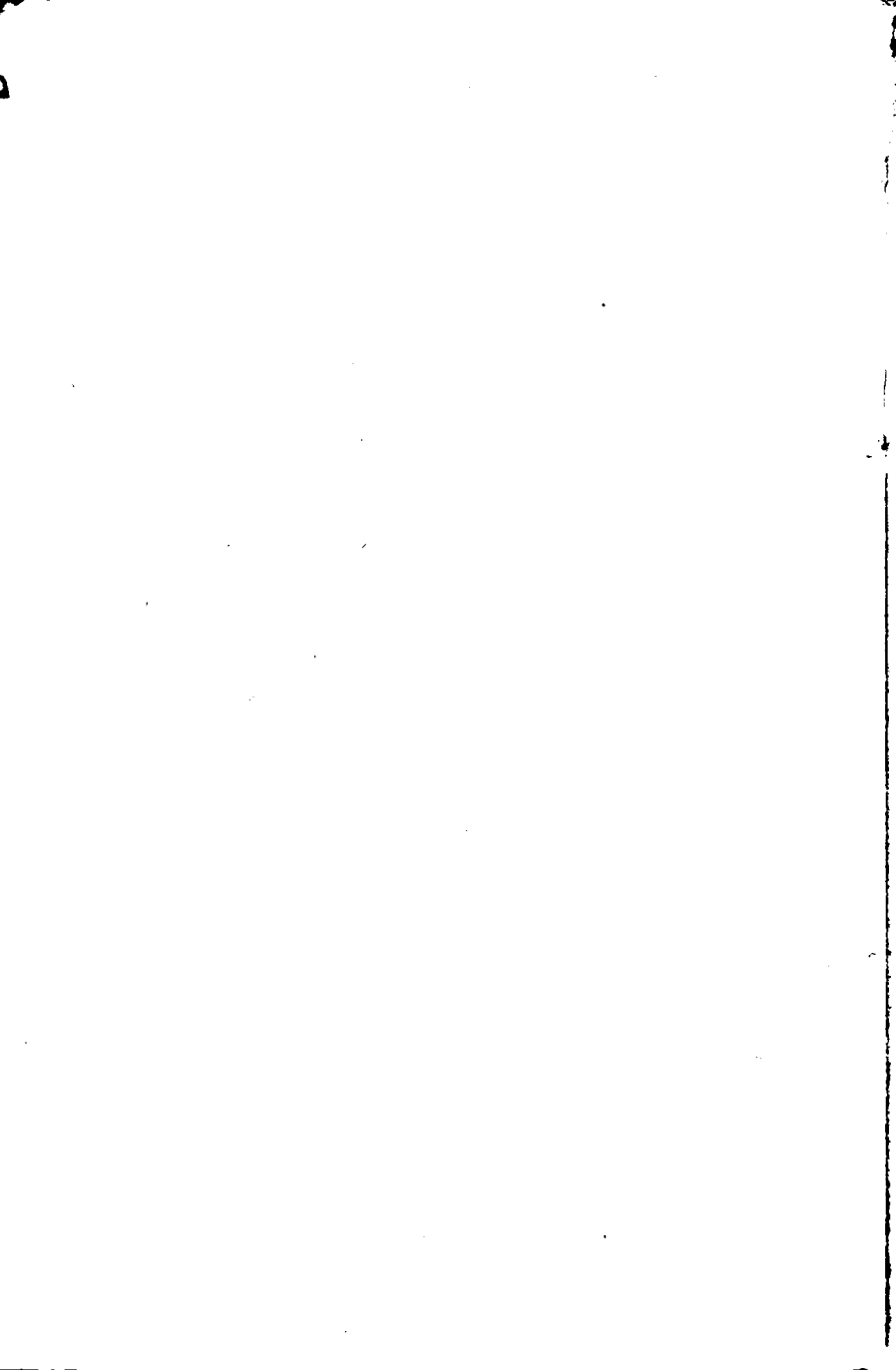
## TABLE

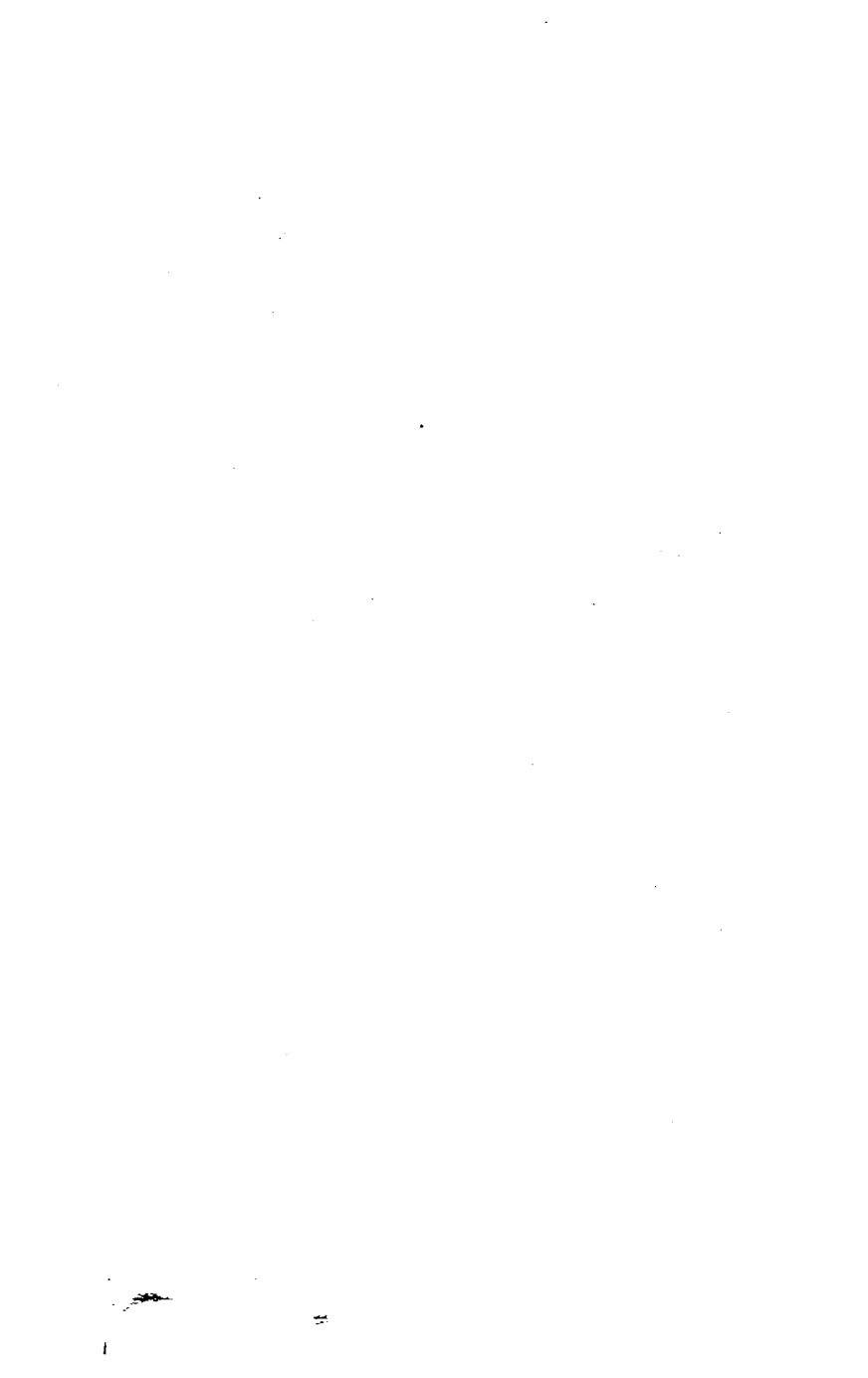
	Pages
<b>MENDELÉ MOCHER SEFORIM</b> .....	7
— Le Schaboth.....	10
<b>PÉRETZ</b> .....	19
— Le Huitième Cercle de l'Enfer.....	22
— Dans un Square.....	32
— Le Barde.....	39
— Ne viens pas avec moi.....	47
— Prométhée.....	52
— Lui et Elle.....	56
— Le vieux Sorcier.....	60
— Le Garçon chétif.....	64
— La Tombe.....	72
<b>FROUG</b> .....	79
— Le Mortier.....	81
<b>SCHALOM ALEÏKHEM</b> .....	99
— Rabtchik, chien juif.....	101
— J'ai honte!.....	116
— Deux âmes.....	118
— Le Trésor.....	121
— De Pâque à la Fête des Cabanes.....	123
<b>SCHAPIRO</b> .....	135
— L'Homme à la croix.....	136
<b>BERKOVITCH</b> .....	155
— Appréhensions de Pogrom.....	157

IONAH ROSENFELD.....	169
— Veuvage.....	171
HIRSCHBEIN.....	181
— Sur la Grand'route.....	183
— Captif.....	194
— Poèmes en prose.....	196
— La Mendiante aveugle.....	203
ABRAHAM REIZIN.....	209
— En Gage.....	211
VEISSENBERG.....	223
— Ce qui peut advenir.....	225
BLINKINE.....	235
— Le Chant de la Mort.....	236
SCHALOM ASCH.....	243
— Une Surprise.....	246
— Le Testament.....	253

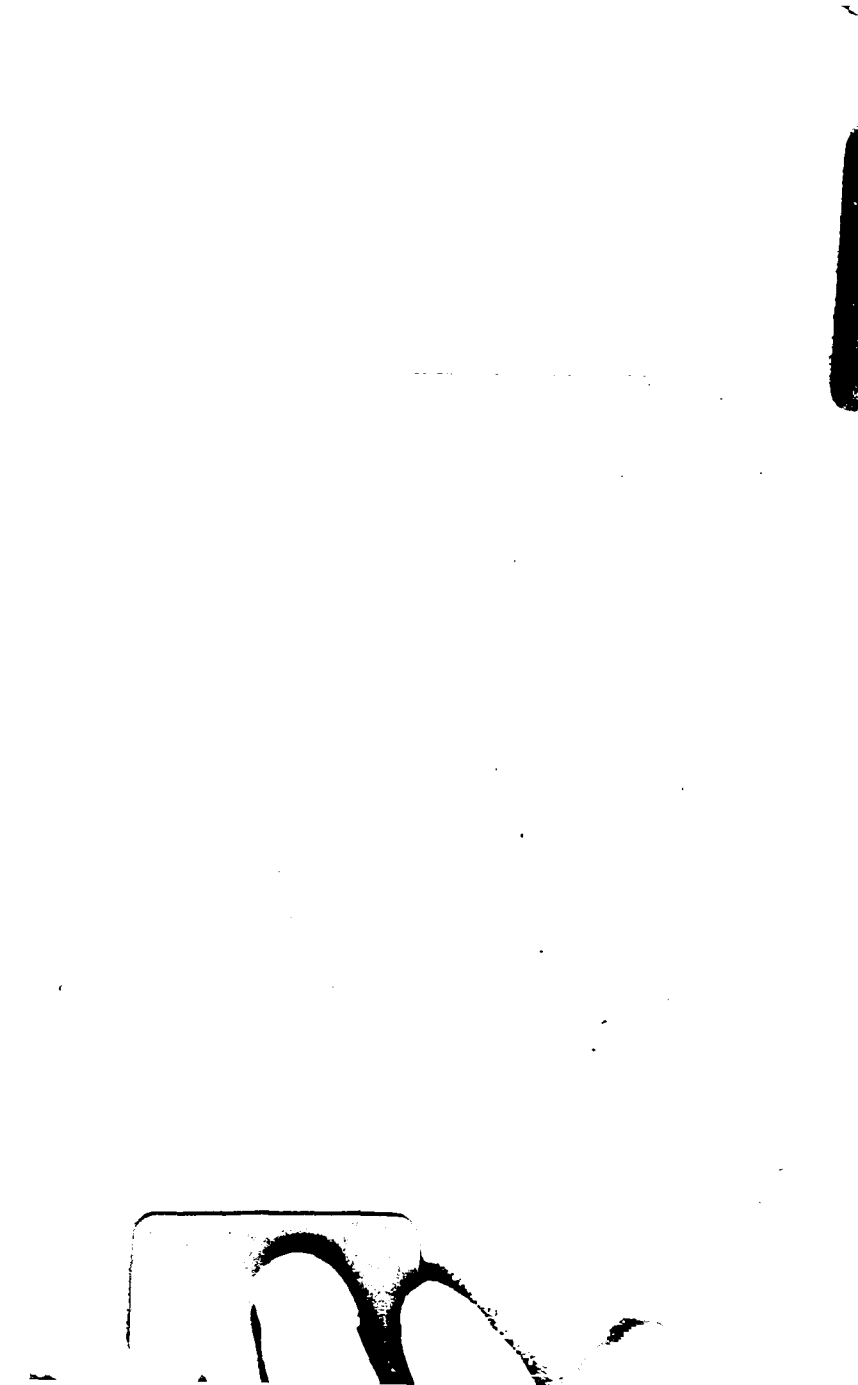


ACHEVÉ D'IMPRIMER  
POUR F. RIEDER ET C<sup>IE</sup>  
PAR F. PAILLART A ABBE-  
VILLE, EN NOVEMBRE 1922.









## LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

### *Derniers volumes parus :*

**KNUT HAMSUN. VICTORIA.** Traduit du norvégien par Eugène Peyronnet. (Prix Nobel, 1920). Un vol. in-16, broché, 6 fr. 50 ; relié, 10 fr. 50 (15<sup>e</sup> édit.).

**THOMAS HARDY. LES PETITES IRONIES DE LA VIE.** Traduit de l'anglais par M<sup>me</sup> H. Boivin. Un vol. in-16, broché, 6 fr. 75 ; relié, 10 fr. 75 (5<sup>e</sup> édit.).

**GOTTFRIED KELLER. SEPT LÉGENDES.** Traduit de l'allemand par J.-G. Prod'homme. Avant-propos de F. BALMÈRE PERGER. Un vol. in-16, broché, 6 fr. ; relié, 10 fr.

**SCIPIO SLATAFER. MON FRÈRE LE CARSO.** Traduit de l'italien avec une préface par BENJAMIN CRÉMIEUX. Un vol. in-16, broché, 6 fr. ; relié, 10 fr.

**JOHN M. SYNGE. LES ILES ARAN.** Traduit de l'anglais par Léon Bazalgette. Avant-propos de MAURICE BOURGEOIS. Un vol. in-16, broché, 6 fr. 75 ; relié, 10 fr. 75.

**HENRY THOREAU. DESOBÉIR.** Traduit de l'anglais avec un avant-propos par LÉON BAZALGETTE. Un vol. in-16, broché, 6 fr. 75 ; relié, 10 fr. 75.

**ANANDA COOMARASWAMY. LA DANSE DE ÇIVA.** Traduit de l'original anglais par Madeleine Rolland. Avant-propos de ROMAIN ROLLAND. Dix planches hors texte. Un volume in-16, broché, 8 fr. ; relié, 12 fr.

**ANTON TCHERKOV. TROIS ANNÉES,** suivi de *LA SALLE*. Traduit du russe par C. Mostkova et A. Lamblot. Un volume in-16, broché, 6 fr. 75 ; relié, 10 fr. 75.

**CYRIEL BUYSSE. C'ÉTAIT AINSI.** Traduit du flamand par l'auteur. Un vol. in-16, broché, 7 fr.

**SIBILLA ALERAMO. LE PASSAGE,** suivi de *TRANSFIGURATION.* Traduit de l'italien par Pierre-Paul Plan. Un volume in-16, broché, 6 fr. 50.